

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc. — Poésie : Les âges du cœur, par Henri de Fleurigny. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Le R. P. A. McGarry. — Nouvelle : Deux victimes, par Ribon. — Le collège Saint-Laurent, par L. H. Tremblay. — Conseils pratiques. — Poésie : La vigne, par Benjamin Sulte. — L'hirondelle du presbytère, par Henry Greslé. — Frivolité, par Viollette. — Pour les dames. — M. Gustave Droz. — Carnet du *Monde Illustré*. — L'entrée dans le monde, par Gustave de Juilly. — L'assassinat de la reine de Corée. — Le coin des enfants : Poésie : L'oreiller d'une petite fille, par Mme Desbordes-Valmore ; Pourquoi ? par Robin Deshayes ; Une bonne leçon, par Lisette. — Primes du mois d'octobre. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—L'assassinat de la reine de Corée. — La guerre à Madagascar : Le désarmement des troupes Hovas à Tananarive (double page). — Portraits : Le R. P. A. McGarry, supérieur du collège Saint-Laurent ; le lieutenant-colonel Prevost ; M. Gustave Droz. — Vue du collège Saint-Laurent. — Gravure de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



*** — Il paraît qu'il fait des merveilles.
— Qui ?
— On n'a qu'à demander.
— A qui ?
— N'importe quoi... on est certain de l'avoir.
— Comment ?
— Si vous avez perdu quelque chose, si vous désirez que votre entreprise réussisse, si vous voulez revenir à la santé, etc., etc., demandez-le lui.
— Mais, à qui ?
— Seulement, je vous préviens, il faut vous hâter. Profitez de ce qu'il est bien disposé.
— Qui ?
— Vous comprenez, c'est le sept centième anniversaire de sa naissance et, comme tout homme de bonne compagnie et riche, il en profite pour faire du bien à ses amis.
— De grâce ! qui ?
— Vous me direz peut-être qu'il est bien vieux et que c'est une fumisterie que je veux vous faire, mais je vous assure que c'est la vérité.
— Qui, enfin ?
— Si je pouvais me rappeler tout ce que j'ai

entendu dire à ce sujet, je vous raconterais des choses étonnantes qu'il a faites.

— Qui ? que diable !...

— Il n'y a pas de diable, là-dedans. Vous savez que je ne suis pas très fort sur les miracles, mais, enfin, il faut ajouter foi aux témoignages de personnes très respectables, et on doit bien admettre qu'il fait des choses étonnantes.

— Voulez-vous me dire qui, ou bien je m'en vais.

— Qui ? qui ? Saint Antoine de Padoue, parbleu !

*** Saint Antoine de Padoue, par ci, saint Antoine de Padoue, par là, on n'entend parler que de saint Antoine de Padoue.

En fait de saint Antoine—je vous avoue humblement mon ignorance—je n'avais souvenance que de celui que la légende et la gravure ont popularisé, du saint Antoine entouré de monstres hideux, de gnômes grimaçants et faisant la sourde oreille aux choses... aux choses très intéressantes que lui dit une fort jolie dame. Et je me souvenais aussi très bien du compagnon du grand saint, le fameux cochon de Saint-Antoine, cet ami fidèle des jours d'ennui.

Saint Antoine de Padoue n'est pas du tout le même.

Celui-ci vit le jour à Lisbonne, en 1195 ; c'est ce qui explique le redoublement de ferveur dont ses fidèles font preuve, cette année, et ceux-ci affirment qu'il ne refuse rien à ceux qui l'invoquent.

Et voici ce que l'on m'a conté l'autre jour :

Madame X..., mère de trois charmantes fillettes, voyant la brise devenir plus mordante, se dit, la semaine dernière, qu'il était temps de prendre des précautions contre l'hiver et qu'il fallait songer aux couvre-chefs de ses enfants. Joignant aussitôt l'action à la pensée, elle fit un paquet des trois casques de fourrure des jeunes filles, et s'en fut chez le marchand de pelleteries pour les faire réparer, mais grand fut son désappointement en constatant au magasin qu'elle n'avait plus que le contenant du paquet et que le contenu avait disparu.

La perte n'était pas mince, puisqu'elle se chiffrait par une trentaine de dollars.

Que faire ? Une église était proche, elle y entra et, se souvenant que l'on parlait beaucoup de saint Antoine de Padoue, elle le pria avec ferveur de lui faire retrouver les objets perdus.

Plusieurs jours se passèrent et, comme elle avait raconté son aventure à ses amis, ceux-ci ne se firent pas faute de la plaisanter à chaque rencontre :

— Eh bien, madame, et les casques ? et saint Antoine de Padoue ?

— Ne m'en parlez pas, je crois qu'il est sourd.

Le lendemain, c'était la même chose, tant et si bien que cela commençait à devenir agaçant.

Une après-midi que Mme X... causait encore, devant le palais de justice, de cette affaire de casques qui était presque devenue populaire, un inconnu s'approcha d'elle :

— Pardon, madame, je vous entends parler de perte de casques de fourrure, pouvez-vous me dire où vous les avez perdus et combien il y en avait ?

— Trois, et j'ai dû les perdre pendant le trajet, de chez moi, rue..., au magasin de M. Z...

— C'est bien cela, ma petite fille les a trouvés et si vous voulez les envoyer prendre chez moi, voici mon adresse.

C'étaient bel et bien les casques en question !

Et je vous garantis l'authenticité de la chose, je pourrais même donner les noms des personnes.

*** O grand saint Antoine, qui écoutez les prières des pauvres humains, daignez prêter une oreille attentive à ma supplique ?

Saint Antoine—de Padoue—je précise, pas l'autre—envoyez, je vous en prie, envoyez au plus vite quelques mille dollars au chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, qui chante vos louanges et les hauts faits dont vous êtes le héros !

Saint Antoine - de Padoue—soyez bon pour les miséreux, les pauvres qui n'ont ni feu ni pain. Donnez la santé aux faibles et tapez sur les millionnaires tant que vous pourrez, c'est bien leur tour !

Saint Antoine, avant que l'année du sept centième anniversaire de votre naissance ne s'achève, daignez ouïr mes vœux, et votre requérant ne cessera de prier.

*** On s'instruit tous les jours.

J'ignorais, jusque dernièrement, qu'il fût d'usage dans un certain monde de faire, la veille ou l'avant veille d'un mariage, une répétition de la cérémonie devant être célébrée le lendemain ou le surlendemain.

Dans mon ignorance de ce qui se passe dans les régions milliardaires, je croyais qu'on s'y mariait comme nous le faisons et qu'on ne considérait pas cet acte si sérieux comme devant servir de prétexte à une sorte de représentation théâtrale.

Je patageais dans les marécages de l'erreur, et c'est M. Marlborough qui vient de m'en tirer.

Deux jours avant les épousailles, les mariés, filles et garçons d'honneur, témoins, musiciens, ont eu une répétition en règle de la cérémonie, et le spectacle ne devait pas manquer de piquant.

Cet usage est nécessité, paraît-il, par la complication des mouvements des principaux acteurs et des comparses de la représentation qui entoure le mariage des gens follement riches.

On nous a donné un aperçu des toilettes et des bijoux de la mariée ; c'est à rendre enragés les pauvres diables.

Et je pensais alors au mot d'Alphonse Karr : " Le mariage est d'institution divine, mais quand Dieu l'a constitué, la parure d'une femme n'avait rien de ruineux."

*** Ce nom de Marlborough que l'on vient de tant entendre, depuis un mois, sonne assez mal aux oreilles françaises ; il nous rappelle de mauvais jours que le peuple a cherché à oublier en chantonnant celui qui en avait été l'une des causes principales.

Le premier duc de Marlborough dut ce titre à la trahison. La chose n'était pas rare sous la royauté, pas plus en Angleterre qu'en France.

John Churchill était, comme vous ne l'avez pas oublié, fils d'un seigneur proscrit par Cromwell pour son attachement à Charles Ier. Nommé page du duc d'York, il apprit la guerre en Flandre, sous Turenne et Condé. Ce fut un trop bon élève que formèrent ces deux célèbres capitaines, car il se servit plus tard de leurs leçons pour faire subir de graves échecs aux armes françaises.

Fidèle d'abord à la cause de Jacques II, il le trahit bientôt et joignit les rangs de Guillaume d'Orange qui le récompensa en le nommant duc et lieutenant-général de ses armées.

C'était un excellent soldat, mais sans aucun